

Je le visâi là, à l'hôtel de l'Aigle-d'Or ; je ne l'avais jamais vu. Il était impossible d'être plus simple que ne l'était M. de Châteaubriand : il paraissait complètement avoir oublié le monde. Il nous est si facile d'oublier le monde, quand le monde se souvient de nous !

A cette époque, il achevait la traduction du *Paradis perdu*.

Cette traduction achevée, il commença ses *Mémoires d'outre-tombe*.

A partir de ce moment M. de Châteaubriand cessa complètement de prendre part aux choses de la terre. Son souille continua de se mêler à la respiration générale comme quelque émanation plus pure et plus poétique que celle du vulgaire, voilà tout. Assis à l'autre horizon de sa vie, les pieds dans le sépulcre et tournés vers son berceau, il évoqua les événements et les hommes qui, depuis trois quarts de siècle, avaient joué sur la scène de la France ce grand drame des révolutions que regarde en frissonnant l'Europe et qui n'est pas encore achevé ; deux ou trois fois la mort impatiente, entendait sonner pour le poète l'heure ordinaire des hommes, se présenta, jalouse d'une si longue, d'une si belle, d'une si grande existence, pour réclamer l'impôt suprême que Dieu l'a chargée de lever sur le monde ; mais le poète n'avait pas fini son œuvre. A chaque fois il lui fit signe d'attendre, et la mort attendit.

Enfin une dernière fois elle est venue dans des jours si douloureux, que le poète s'est soulevé lui-même pour aller au-devant d'elle, et a fermé les yeux en disant : " O mort, me voilà, ce n'est plus la peine de vivre ! "

M. le vicomte Châteaubriand, grand poète, magnifique historien, ministre intègre, ambassadeur regretté, honnête homme, est mort dans son appartement de la rue du Bac, No 110, le 1 juillet, à huit heures du matin, dans un état voisin de la misère.

M. Victor Hugo était à l'Assemblée nationale au moment même. On lui annonça que M. de Châteaubriand venait d'expirer.

M. Victor Hugo se rendit immédiatement à la maison mortuaire.

M. de Preuil, neveu de M. de Châteaubriand, le précédait et l'introduisit dans la chambre où venait de s'endormir du sommeil éternel cette auguste renommée.

M. Victor Hugo, qui, enfant, avait été reçu par M. de Châteaubriand, reconnut les meubles d'autrefois ; rien n'était changé dans la disposition de l'ameublement, bien que l'appartement ne fût plus le même.

Le seul meuble nouveau était un buste en marbre de Henri V, qui, élevé sur un

piédestal, semblait maître et roi de ce salon.

Par un hasard étrange, le doux et mélancolique regard du jeune exilé était tourné vers la porte qui conduisait à la chambre de l'illustre mort.

M. Victor Hugo entra le front découvert dans la chambre doublement paisible, d'abord parce qu'elle était celle d'un trépassé.

Sur un lit de fer, garni de rideaux blancs, derrière une rangée de cierges allumés, le corps complètement enseveli sous un drap mortuaire, M. de Châteaubriand était étendu dans l'immobile majesté de la mort.

La tête seule était découverte.

La belle et noble figure du poète, plus douce peut-être après la mort qu'elle ne l'était pendant la vie, apparaissait lumineuse et rayonnante dans cette ombre.

Les yeux étaient fermés.

Au pied du lit on remarquait une boîte de bois blanc.

Cette boîte contenait les *Mémoires d'outre-tombe*.

M. Victor Hugo demeura longtemps, les mains croisées, les yeux fixés sur l'illustre mort, prit de l'eau bénite et arrosa le linceul.

Quelque chose de grand naîtra de cette silencieuse entrevue du poète mort et du poète vivant.

L'Académie apprit en séance la mort de M. de Châteaubriand ; la séance fut interrompue.

Au nom de la dignité des lettres, vous qui lui survivez, tâchez de prendre parmi les plus grands celui que vous mettez à sa place ; car celui-là, quel qu'il soit, paraîtra petit la première fois qu'il ira s'asseoir dans le fauteuil de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*.

Les funérailles de M. de Châteaubriand ont eu lieu le samedi 8 juillet, dans l'église des Missions-Etrangères ; puis le corps a été descendu dans un caveau provisoire, d'où il sera transporté dans le tombeau que M. de Châteaubriand s'est choisi lui-même.

Ce tombeau, c'est une île de granit située en avant de la ville de Saint-Malo ; la mer l'enveloppe entièrement, même au jour et à l'heure des plus basses marées. C'est sur cette île que la mère du poète fut prise des douleurs de l'enfantement ; celui qui croyait à l'éternité a voulu symboliser l'éternité sans doute, par ce retour de la mort au point de départ de la vie.

Longtemps à l'avance M. de Châteaubriand s'était préoccupé de son tombeau comme Napoléon du sien. Sur la pierre de l'un on dut écrire simplement : *ci-gît Napoléon Bonaparte* ; sur la pierre de

l'autre on doit écrire plus simplement encre : *ci-gît un chrétien*.

Mais un jour la France ira prendre le corps de M. de Châteaubriand pour le placer au Panthéon, comme Napoléon pour le mettre au Invalides.

Peut-être celui qui écrit ces lignes sera-t-il accusé par quelques-uns de s'être trop éloigné de la douleur générale pour s'abstraire dans une douleur privée.

Mais il lui a semblé qu'il était bon qu'une voix humble et religieuse parlât de cette grande ombre, la tempête qui gronde empêchât-elle d'entendre sa voix.

Ministres reversés, généraux morts, citoyens assassinés, seront remplacés par d'autres ministres, d'autres généraux, d'autres citoyens ; mais vous, vous ministre ! vous ambassadeur ! vous historien ! vous poète ! vous Châteaubriand ! qui vous remplacera ?

Personne !

ALEX. DUMAS.

Bouquet

Au citoyen LAMENNAIS, cueilli dans le parterre de l'abbé DE LAMENNAIS.

" Rejeté des institutions, le christianisme a laissé dans la société un vide immense où les passions s'agitent.... On ne suppose pas plutôt que l'autorité vient de l'homme, qu'elle paraît une usurpation, parce que l'homme n'a réellement aucune autorité sur l'homme ; il faut qu'elle descende de plus haut.

" Ce n'est pas à tort que les hommes attachent tant de prix à la liberté ; ce sentiment est dans leur nature, et aussi invincible que le désir même de vivre. Mais abusés par les passions, ils se forment une idée fautive de la liberté, et la cherchant où elle n'est pas, ils se jettent dans la servitude.

" Qu'est-ce donc que la liberté, puisqu'elle n'est ni l'indépendance, ni le libre arbitre ? La liberté selon sa notion la plus générale, est l'état d'un être que rien ne détourné de sa fin, ou n'empêche d'arriver à la perfection qui lui est propre.

" Les passions et la liberté s'excluent naturellement. Aussi tout homme qui transporte une passion violente est-il universellement considéré comme esclave, *impotens sui*. " Il n'est plus maître de soi, dit-on ; il n'a pas l'esprit libre, il est " incapable de raisonner, incapable d'entendre, " et qu'est-ce que cela, sinon la plus profonde et la plus dégradante servitude ? Mais les passions ne sont contenues que par les lois religieuses, dont la connaissance certaine ne se trouve que dans la société. Donc l'homme moral n'est libre que dans la société.